

# OLIVIER PY

## PARADIS DE TRISTESSE

ROMAN



*ACTES SUD*



## PARADIS DE TRISTESSE

Cherchant l'Absolu dans la pénombre rougeoyante du *Trap*, le narrateur s'est voué à la beauté de Pascual, l'ancien skin à la cruauté si parfaite. Il est entré à jamais dans la dépendance de cet homme qui impose ses lois, en roi des cérémonies de la soumission amoureuse.

Au *Trap*, on croise aussi Alcandre, le vieux poète, autrefois dandy au panache insolent, qui voudrait atteindre, par-delà l'humiliation du corps, la vérité de sa vie et la clarté des signes. Au *Trap* encore, il y a Grégoire, titubant entre ce théâtre d'abjection et ses fiévreuses retraites chez les moines. Et il y a Ellert, le jeune père à la patiente douceur de victime...

Méditation sur la condition humaine, sur l'art et la transcendance, *Paradis de tristesse* met en scène des personnages bouleversants, avides ou désespérés, qui cherchent, au-delà du désir, un chemin vers la joie, l'inspiration, la grâce.

*Auteur, metteur en scène et comédien, Olivier Py est le directeur du Centre dramatique national d'Orléans. Il a publié de nombreuses pièces de théâtre chez Actes Sud-Papiers. Paradis de tristesse (Actes Sud, 2002) est son premier roman.*

## DU MÊME AUTEUR

Chez Actes Sud - Papiers

*La Servante. Histoire sans fin*, 1995.

*Le Visage d'Orphée*, 1997.

*Épître aux jeunes acteurs pour que soit rendue la parole à la parole* (collection "Apprendre", n° 13), 2000.

*L'Apocalypse joyeuse*, 2000.

*L'Exaltation du labyrinthe*, 2001.

Chez Actes Sud

*La Servante. Histoire sans fin*, 2000 (nouvelle édition).

Aux Solitaires Intempestifs

*La Nuit au cirque*, 1992.

*Les Aventures de Paco Goliard*, 1992.

*Théâtres*, 1998.

A L'Ecole des loisirs

*La Jeune Fille, le Diable et le Moulin*, 1995.

*L'Eau de la vie*, 1999.

Chez Arte éditions (collection "Scénars")

*Les Yeux fermés*, 2000.

© ACTES SUD, 2002

ISBN 978-2-330-10017-9

Illustration de couverture :  
Antonello da Messina (c.1430-c.1479)  
*Crucifixion* (détail), Anvers

OLIVIER PY

# Paradis de tristesse

roman

**ACTES**  
HUBERT  
NYSSÉN  
ÉDITEUR **SUD**



## I

### LA LAMPE

Son odeur m'apprenait à mourir.

Quand il levait ses bras vers le ciel dans le geste de plonger, il le faisait souvent, les mains tendues, il me semblait qu'il allait crever la surface du réel et plonger au cœur du mystère pour atteindre une profondeur plus fraîche. Ses aisselles alors lâchaient une odeur de fleurs mortes et de craie.

Cela m'apprenait à mourir.

Cela m'apprenait à mourir ? Non, cela m'apprenait que je meurs.

Sois en fête, toi, l'homme simple qui as aimé dans l'ombre de la splendeur, et as goûté au vin éphémère !

Apprends-moi ! Apprends-moi, disait le vieux professeur à la putain. Or elle ne savait que piétiner les livres et mettre dans son sexe une dragée de baptême bleu clair qu'il cherchait plaisamment avec son vieux museau. Et quand ses amis de l'Académie lui parlaient d'autre chose que d'expériences sensibles, il lui venait pour la chose écrite une tristesse et peut-être une haine sans merci. Il pleurait une nuit entière sur la faiblesse des mots et écrivait sur le sujet terrible un livre prodigieusement ennuyeux.

J'appartenais à Pascual et apprenais à me conjurer au présent.

Oublier c'est chanter. Dans cette chambre banale, j'accomplissais la prouesse de n'être plus ce songe lassant de désirs dérisoires, une chose en moi chantait, une chose rapiécait mon appartenance au monde, cette chose en moi chantait, déchirait l'isolat initial et, ce chant, c'était la douleur consentie.

Une sorte de dégoût pour mon corps est toujours sur le point de me faire désirer l'obscurité radicale, obscurité où cacher autant que faire grandir ce haut-le-cœur que ma naïveté confondait aux années ardentes avec un renoncement, fleur de pureté née du borbier des passions, saxifrage hideuse des ruines de ma sensualité.

Et ce dégoût pour mon corps ouvre toujours avec la voix du fossoyeur l'abîme exaltant du mépris de soi et, par ce prisme de soi, de toute réalité terrestre. Alors même que dans sa totalité mon corps m'est infâme (par exemple regardé dans un miroir, ces cercueils verticaux aux dos des portes d'hôtel qui ne laissent pas notre image mettre les bras en croix ni se hisser sur les pointes mais obligent le regard à embrasser un corps contraint et dénué de danse), alors même que la totalité de mon corps est une pensée insupportable, la pensée même de la finitude odieuse, du contrat dérisoire et léonin que la pourvoyeuse de déchéance nous impose, alors même que je vomis ce corps nu dans sa totalité, j'éprouve pour chaque partie une fascination sans égale et, le mettant en pièces, j'apprends à l'aimer, car si la réunion de tous ces membres est une somme infaisable, car si le considérer dans sa totalité c'est accepter que je ne suis et ne serai que "Ça", ses parties démembrées me laissent contempler la terrible splendeur de la chose humaine.

Ne me reste-t-il pas à découvrir que l'aversion que j'ai pour mon corps est refus de confondre cette



identité de passage avec ce que je suis en vérité, l'enfant de Dieu ?

Mais l'enfant de Dieu est-il connaissable ailleurs que dans ce corps ?

Et pour mon nom il en va de même. Ecrire mon nom m'a toujours été insupportable, cette signature obligatoire en haut de la page me donnait un haut-le-cœur sans comparaison possible. Il a été fréquent qu'à l'école on reconnaisse mes copies à ce qu'elles n'étaient pas signées, j'avais dû, remettant toujours le geste de la signature à plus tard, l'oublier complètement. Le plus insupportable était d'avoir ce nom devant les yeux pendant la longueur du travail, de le lire et de le relire dans son empreinte et son cri de non-sens. Et plus tard quand l'étiquette des colloques m'a imposé de décliner mon patronyme pendu autour du cou, ou en bavoir sur une table, ou en crête sur la tête de circonstance, j'ai déchiré le bout de papier avec un soulagement rageur. Non que dans sa consonance mon nom me déplaise, je l'apprécierai volontiers en personnage de roman, mais il m'empêche d'entendre ce nom que Dieu murmure à mon oreille, ce nom qui est le mien, et j'ai réclamé autant que l'obscurité le silence, pour écouter, écouter et entendre.

C'est ce silence et cette obscurité que Pascual par la majesté de sa présence me donnait, puisque la ville n'était que fête d'impiété.

La rencontre de deux êtres fait croire en la Providence autant que la rencontre de deux mots peut apprendre à croire au poème.

Chaque fois que je retrouvais Pascual dans cette chambre vert passé, j'entendais le fracas de mon enfance rompue à son seuil, et j'en remerciais

l'homme laconique et brûlé qui me parlait tendrement en me frappant. Douleureuse destination, pour voir le ciel, je ne pouvais plus compter sur la grâce (que j'appelle Enfance) mais sur moi-même. Pascual dans ce temps bref de notre aventure ne m'apparaissait pas encore comme une allégorie, je ne saurais que plus tard, au terme de ce livre, dont les mots qui suivent sont l'empreinte, qu'il était en chair présente : le spectre de la poésie.

Si la poésie était une Personne, elle serait un garçon au visage de Janus, mortel ou vivifiant, et qui sait que le temps est compté. Voilà pourquoi si souvent, en croyant écrire le mot violence, mes doigts distraits écrivent douceur, de même que si souvent je prononce joie pour douleur.

Je n'ai jamais cru aux métaphores, c'est la part de moi incorrigiblement tournée vers le théâtre. Car au système métaphorique j'oppose la présence réelle de l'allégorie. A quoi bon penser la beauté si l'on ne rencontre pas La beauté, à quoi bon comparer la mort si l'on ne veut pas rencontrer la mort. La mort, la beauté, l'aveuglement, tout ce que l'homme désire voir et qui ne sait se présenter à son iris que dans l'éblouissement ou l'obscur. Certainement, il était cet astre embrasé de reflets, par lequel la mort est vue sans en mourir, par lequel la chose désirée se donne en disparaissant, par lequel la beauté détruit en donnant sens.

Je commencerai par ce jour très beau où s'enfuyant il m'a dit son prénom, qui croirait que je l'ai aimé si longtemps sans oser lui demander son nom ?

Pascual. A quoi bon le déguiser sous un pseudonyme ? Il n'est pas de nom plus beau. Un *u* placé au centre de son prénom le tirait vers le sud, l'Espagne ou le Portugal, adoucissait l'incroyable

force et l'étrange banalité de ce prénom dans sa consonance française. Mais que le mot "Pâques" ait été ainsi mêlé à ce désir de son nom est pour moi un objet de contemplation infinie.

Pâques ! La plus belle fête, la seule fête qui soit absolument lumière ! Toute mon enfance (n'ai-je pas déjà dit que l'enfance est pour moi comme un temps de grâce divine où le libre arbitre n'est pas venu effrayer le dialogue tendre avec l'Esprit), toute mon enfance est contenue dans ce matin sous les cloches où ma grand-mère et moi allions écouter une messe miséreuse dans une joie de sucre et d'or solaire. Fête, nappes brodées, iris délicats, brise et promesses... Comment associer cette douceur à la violence effrénée de Pascual, à moins de confondre par force poétique violence et douceur, sang et fleur d'oranger.

Ces Pâques nocturnes et hivernales auxquelles il m'a attablé n'étaient pas celles de l'enfance, mais c'est parce qu'elles étaient si difficiles que je l'aime. Nous voulons si souvent exclure Dieu, nous le confondons avec une substance idéale qui se refuse à la corruption. Mais il faut une force typhonesque pour l'admettre à chaque endroit de notre désir, pour le sentir auprès de soi, non pas aux instants de pure montée, mais en eaux profondes, là, sa présence n'est plus diffuse et lointaine comme une cloche campagnarde, elle est au creux de nous, sourde et incompréhensible.

Pascual était mon passeur vers cette nuit profonde, cette nuit où moi seul devais allumer une lampe. Comment dans cette traversée l'ai-je appelé avant de connaître son nom ? C'est au-delà de ma mémoire, il ne pouvait avoir d'autre nom. Je suppose que je disais Il, Lui. N'ayant jamais laissé se

perdre l'incandescence de sa présence jusqu'à des définitions d'identité qui auraient anéanti le charme, je vivais heureusement qu'il soit sans nom. Mais je ne disais pas Il, ni Lui, non. On dit "Il" pour l'absent, Pascual n'était jamais absent. Je lui parlais toujours directement, même à Alcandre, cet ami nécessaire, je n'ai pas parlé de Pascual autrement que par figures.

Depuis trois mois (un hiver) je lui appartenais absolument, il déroulait l'écheveau inepte de mes désirs adolescents, il détruisait ce qui en moi n'était pas voué à la contemplation pure. Je devais dans le temps trop bref de sa présence apprendre à me connaître non pas comme intelligence, mais comme élément soumis du continuum fleurissant. Cela était affaire de rythme, lui seul pouvait enseigner cela à l'âme trop bavarde que j'étais, lui seul. Il avait pour ce faire les armes exactes, son indifférence cruelle, son impatience, cette manière d'être exilé où qu'il soit, chez lui partout, sans questions inutiles mais la pensée vivante.

Il ne se contentait pas de tresser des formules livresques, il pensait, penser, c'est être libre. Il avait un jour traversé la rue, pour gifler un adolescent brun qui faisait les cent pas devant un magasin de mode où sa mère se ruinait.

"Pourquoi tu as fait ça ?

— Parce qu'il avait des lunettes."

Il voulait dire que, sans lunettes, le plaisir n'aurait pas été complet. Je pense souvent à cet adolescent, je m'identifie évidemment à lui, il n'est pas inimaginable qu'il doive sa libération au geste de Pascual, c'est ce que je veux croire. Les lunettes étaient tombées et l'adolescent assommé à quatre

pattes sur le pavé n'avait pas du tout réagi, ni cris ni gestes. Pascual l'avait frappé avec le poing mais de manière latérale, il faisait souvent cela, ainsi il ne risquait pas de lui casser le nez, ni de l'éborgner. Et Pascual ne s'était pas enfui, il était resté un temps au-dessus de lui, pour le regarder absolument et puis il avait marché. En disant que c'est surtout les lunettes qui l'avaient inspiré, il n'avait pas menti ni souri. J'ai, depuis, l'envie tenace de frapper tous les adolescents à lunettes que je croise mais quelque chose m'arrête... je pense mon geste.

L'adolescent frappé avait évidemment réclamé ce coup, heureux il avait croisé la fureur angélique de Pascual. Exact, dans le geste et le rythme, oui c'est cela que j'appelle penser, penser vraiment.

Penser ; c'est plus probablement être le feu auprès du feu, l'eau au cœur de l'eau, la terre au centre de la terre et le vent au comble du vent.

Lui seul, toi seul, et l'amour dévorant m'avait lavé des psychologies crasses où je complaisais mes heures scolaires. Je ne désirais rien d'autre que de le voir par sa seule royauté (j'emploie souvent royauté pour Présence) soustraire toute volonté à ma volonté, devenir transparent d'extase, entrer dans l'organique bienheureux, le sang qui exulte dans son ressac.

L'éclat qui est notre demeure est un écart de la Nécessité, j'apprenais par lui à n'être rien.

Il me suffisait de le voir embrasser l'espace.

Une statue parfaite ordonne autour d'elle l'architecture d'un jardin, et inverse les perspectives, c'est le paysage qui s'est mué autour de sa présence plus grande et non pas sa forme qui est venue parfaire le lieu (j'emploie aussi présence pour royauté).

Ici ou ailleurs, cette royauté qui le faisait sourire c'était d'être toujours en avance sur le temps, de courir à l'ivresse avec plus de rage, de laisser derrière lui la mort, chien obèse qui aboie derrière son carrosse.

Je décrirai plus tard son visage.

Je veux le décrire tel qu'il m'est apparu au premier instant, je veux oublier le verre déformant de mon souvenir, de l'allégorie que je lui fais porter, et retrouver cette épiphanie de son visage, il ne convient pas de revenir au point de départ pour comprendre, la flamme est sans raison, les cendres parlent...

Il importe de dire que la perfection et la cruauté ont un accord souterrain que l'amateur d'art ne supporte que rarement de regarder en face. Le merle qui joue distraitement avec un œil de veau arraché à l'équarrissage nous enseigne que nous sommes un tissu graisseux de raisonnements vains. La ponctualité de la vague et la perfection effarante de l'oiseau carnivore, farouchement désirables, sont l'indifférence musicale de la vie. Pascual appartenait à ces races d'êtres qui tiennent la mort à leur botte, chacun de ses gestes était d'une perfection rythmique de prédateur, la cruauté n'est-elle pas diamant négocié ?

L'alliance avec les éléments est mère de cruauté et d'inspiration. Le mal est le principe agissant, alchimique, il blanchit dans l'épreuve de la poésie ; cela aussi je l'ai appris de Pascual.

La connaissance de papier est ridicule, mais ceux qui ont connu reconnaîtront, ne savent lire que ceux qui ont vécu.

Cruauté et perfection sont synonymes, ce coup de poing au ventre quand un jeune homme torse nu, collier de perles de bois, fleurs de troène à la

tempe, gifle d'une insulte rieuse vos assurances de printemps.

La nature a le droit de tuer, la beauté, elle, s'arrogé le droit de ne pas nous tuer, elle nous laisse mourir, c'est une cruauté plus humaine, peut-être.

Dès l'enfance, la douleur physique me semblait une sorte de sixième sens que la raison avait refusé de compter parmi les cinq autres.

Et ce que je dirai de la souffrance physique aussi bien vaut pour toutes les douleurs de l'âme. Soumises à un principe esthétique, dans les barres de mesures scandées d'Eros, les douleurs avaient pour mon âme d'enfant des correspondances aiguës avec les couleurs et les sons.

Et si l'on refuse à la douleur la valeur sensuelle, c'est de méconnaître le plaisir d'avoir mal dans son avancée spirituelle. Mais le masochiste reste le seul véritable contestataire de la Raison. Avec le sacrifice, il a une alliance informulable, et ce sacrifice toujours chantant, il est possible qu'il se tourne vers le ciel et se confonde avec la plaie hominienne. Il n'y a pas sacrilège à aimer être triste, cela s'appelle musique. Toutes les tortures que m'infligeait Pascual avaient leurs correspondances musicales, l'aigu, le sourd, l'andante, l'allegro.

Si elles n'étaient pas saintes, ces tortures avaient le visage du sacré qu'il m'appartenait de convertir.

Au-dessus de ce crâne froid qu'était le front splendide de Pascual, je voyais une flamme, et cette flamme me désignait. Dans cette nuit qu'est vivre, on apprend l'éblouissement par diffraction sur des objets qui ne sont que sable. Sable même pas, vapeur, illusion, image, frôlement, la matière n'existe que pour nous informer d'une autre origine.

La douleur physique, je la chérissais clandestinement, l'interdit d'aimer la douleur, je ne savais pas encore qu'il était pure politique. Qui aime la douleur physique détraque l'horloge. Et en toute chose, théâtre, mélancolie, lecture, travestissement, absinthe et flagellations, je n'ai cherché que le moyen de détraquer ce temps qui m'était imposé. Mettre au pas cette armée de secondes, affirmer que je suis le bouilleur de cru de mon anecdote, distiller à ma façon la liqueur de mes jours, et vomir cette eau sans vie qu'est le temps des autres.

La douleur physique, scarifications, flagellations, brûlures, m'aidera plus que tout dans cette entreprise, et avec tant de virtuosité que je ne suis pas loin de penser que ce sens supplémentaire de la souffrance est confondu avec l'appréciation de toute chronologie.

L'espace de jouissance par la douleur est hors de la course imposée qu'arbitre la mort, et si la douleur consentie sait interrompre la marche des aiguilles c'est que la douleur est la clef du temps, c'est que la douleur est le temps.

Mais je ne pensais pas à tout cela en cherchant l'amande, dans les écorces sales, avec le couteau jeune de Pascual.

J'entrais dans la chambre que j'avais réservée, rue de Seine, dans cet hôtel indemne de décoration qu'il avait élu pour m'y faire subir l'intelligence.

La chambre n'avait ni le charme vieillot des pensions de famille ni la crudité impeccable de l'hôtellerie industrielle, nous étions au cœur du banal, dans ces décors où rien n'attache à la rêverie, désertés par les signes, ignorés des modes, agonie de la théâtralité.



Ce lieu me reposait, il appuyait un linge froid sur le front de mon imaginaire malade, Pascual y était comme superposé à l'image, sa présence réelle brillait dans le vert-gris disparu et gommé des murs et des meubles. On aurait dit qu'il avait été repeint en couleurs puissantes sur une photographie en noir et blanc, et tandis que tout appartenait à la fois au passé et à ce temps indéfini des objets utilitaires qu'on a oublié de rendre beau, lui, mon maître étonnant, était un présent brutal et colorié, une mort dont le masque n'était pas livide mais, sur le fond brumeux de la chambre, étincelant.

Son pied sur ma nuque, il m'avait ordonné de me mettre à plat ventre, et m'avait fait attendre longtemps, le regard immobile sur sa bouche en énigme.

Rien d'autre que ce sourire insultant, ce mépris haineux, ce crachat roulé au fond de sa gorge. J'attendais, cette attente laissait le sable de ma conscience s'écouler à petit fil, j'oubliais d'être. J'oubliai d'être comme j'ai voulu le dire mais ne saurai jamais le dire sans sa musique.

Je ne vivais plus que par ce rictus sur ses lèvres blanches et toute volonté perdue.

Ces lèvres étaient souvent anémiques, elles devenaient blanches avec le plaisir qui montait en lui, plaisir de posséder ? D'asservir ? De détruire ? Plaisir de sentir en lui l'antique nature, d'être à nouveau soudé à la méchanceté fondamentale, jouissance d'union ! Ses lèvres blanchissaient, c'était le signe qu'il ne se possédait plus, que l'expérience était ouverte.

J'étais bien, là, à ses pieds, comme chaque fois qu'il me faisait attendre, j'aimais cette suspension de ma pensée roturière vers un état d'aristocratique indifférence. Cette noblesse est peut-être

celle des pauvres et des désespérés. Mais pauvre veut dire ici simplifié et désespéré en soif d'espérance.

Oui, j'espérais ! J'espérais et cet espoir me désespérait, j'étais l'aveugle sourcier de la deuxième vertu, de la plus mystérieuse et belle vertu, l'espérance.

Apprendre à attendre, c'est ce que l'amour fait avec violence. Ce ralentissement donne à l'Espoir une présence incarnée par laquelle peut-être la douleur va pouvoir nous absoudre de l'emprise du temps. Mais nous sommes encore loin de là...

Pour qui n'a jamais été soumis absolument à un être de chair, la chorégraphie de ces sentiments ascendants reste obscure. J'avance le mot ascendant faute de me représenter réellement ce mouvement de chute vers le haut, d'aspiration par le bas, de montée en profondeur... L'ascèse du masochiste ne peut pourtant se dire sans recours aux métaphores de la prière, c'est-à-dire celles d'un cantique des montées.

L'horreur de soi est le maître de chant.

Apprendre à se connaître, mais non pas tel que pubère dans une orgie d'identités chapardées on a voulu se bâtir, c'est l'explication du coup donné par Pascual à l'adolescent à lunettes enfermé dans la temporalité maternelle. Ce que Pascual n'avait pas supporté, avec tout cet amour en lui exempt de charité et de compassion, c'est que l'adolescent attendait sa mère. Quand je lui ai demandé pourquoi il l'avait frappé, il aurait tout aussi bien pu répondre "parce que sa mère le faisait attendre". Le maître du temps c'était Pascual, le maître de la douleur c'était Pascual. De même que lorsqu'il me

torturait c'était pour m'apprendre à dominer le temps, sa victime adolescente avait dû découvrir une porte dans la forteresse familiale. Dans l'ivresse du coup porté, la joue encore rouge, a-t-il fait ses valises pour les grands territoires du Nord, l'Islande, les îles Féroé, la Gaspésie, la Cimérie patrie de l'ombre et des tourbillons ?

Il ne s'agissait donc pas de se composer figure mais d'apprendre à connaître celui qui sans âge et sans visage gît au cœur des masques et appelle. Il faut écrire, la douleur n'est peut-être qu'un mot et c'est sans doute la couleur la plus naïve avec laquelle peindre l'ascèse du masochiste.

C'est pourquoi parmi tous les théâtres que Pascual m'imposait c'était celui de l'attente qui me semblait le plus proche de ma flamme intérieure. Attendre, entrer dans le vide de la prophétie, n'être plus que le Possible. Et la douleur vous conduit par la main, un enfant le soir de fête qui veut vous montrer au fond du jardin endormi une nichée d'oiseaux sanglants.

Et puis il me frappe, sur la nuque, le dos, il me retourne, me frappe au ventre, s'assoit sur moi, frappe mes cuisses, il se relève, crache sur ma bouche, appuie son pied sale sur ma bouche et l'écrase. Je lèche le dessous de ses chaussures de sport qu'il prétend avoir achetées déjà usées et sales, parce qu'elles étaient usées et sales, et je sens tout son corps surdimensionné par le désir que j'en ai s'abattre lentement vers moi.

Ses yeux dans leurs meurtrières bleues.

Sa bouche vient contre mon oreille, son corps est au-dessus de moi, un aigle s'abat les ailes en croix, masque le soleil, je suis sa proie, c'est la mort du monde, sa bouche vient et fredonne.

Il fredonne une mélodie idiote et guillerette.

Une chanson de variété dont il accélère le tempo pour me faire peur. Et j'ai peur. J'ai peur parce que je connais les paroles infamantes de bêtise qui viennent avec la médiocrité musicale coller à je ne sais quoi d'abject.

J'ai peur qu'il ne se moque de mon plaisir. Il rit de mon plaisir. Cela me terrifie. J'imagine que je ne suis pas assez imposant de soumission, il juge que je ne me donne pas absolument. Ou bien, il fredonne par indifférence totale à mon plaisir, ce qui est plus terrifiant encore. Cette indifférence à mon plaisir affirme que seul le sien règne, contrairement aux autres dominants qui sont sans le savoir les esclaves des soumis, Pascual affirme que rien de ce qu'il va faire il ne le fait pour me complaire, il affirme qu'il est libre et que je n'ai rien à espérer d'une dialectique imbécile où mon désir plus grand avalerait le sien, et où il ne jouerait que le rôle que je lui impose. Par cette chansonnette, il réaffirme son pouvoir, il affirme aussi que le plaisir sexuel n'est qu'un outil, que le plaisir est une lettre qui ne doit pas se lire à la lettre.

Il m'ordonne de me relever. De me mettre à genoux. De me relever, dix fois. Cet agenouillement renouvelé, exercice d'adoration, efface les derniers contours. Nous sommes parfaitement dans l'éducation spirituelle, et le maître dit non, non, non, jusqu'à ce que l'apprenti trouve la forme accomplie, le chant limpide, le geste exact il ne le fera que perdant toute volonté de bien faire quand l'art naît de l'oubli de soi, pur envol.

Je suis à genoux, il me fait ouvrir et fermer la bouche. Devant ma bouche son bras découvert, prêt à frapper, le poing fermé, comme il le faisait toujours. Jamais de face. Pensée exaltante d'un oisillon écrasé avec une lenteur musicale dans sa

main amusée. Il frappe ma bouche, mes lèvres contre mes dents ; il frappe avec une main et de l'autre il tient ma bouche comme une fleur pressée qu'il détruit. Ses mains légèrement piquées de sang, il les essuie sur mon cou. Il frappe encore, et je sens que cette bouche devient autre chose, un autre organe, elle est un sexe de femme, il la modèle et la frappe, elle devient une chair vibrante, elle perd tout rapport avec la parole et la mastication, elle se détache de moi, chose horrible qui m'émerveille. Il la regarde comme une œuvre accomplie. Son bras est toujours gonflé du geste noble, mais il pend inerte et satisfait, une veine, serpent sous la vase, respire en dormant. Je lèche cette sinuosité rêveuse qui bat sous son bras. Je lèche cette ligne de sang bleue dans le blanc idéal de son avant-bras. Cela est comme la récompense, mais il faut que je la lui vole, jamais ce bras ne semble se donner à mes lèvres. Un peu de mon sang se mêle à sa sueur au creux du bras, là où la veine disparaît.

Et tandis que je léchais ce petit fleuve terrible, viril et vibrant, sur l'avant-bras ouvert, il a je crois murmuré, mais ni les lèvres ni les dents n'ont mordu ou embrassé la sentence, les mots sont venus par sa voix de ses abysses. Ses abysses, où règnent quelque monstrueux souvenir, comment pouvait-il en être autrement, n'était-il pas un homme brûlé ? N'est pas énigme qui veut.

Seul celui qui a été défiguré, au matin de son être, peut prétendre à cette royauté, mais à quoi bon rêver sur la douleur de Pascual, je n'en saurais jamais rien.

Ses abysses, l'obscurité nécessaire aux trésors et aux chimères, l'ombre où la vérité mûrit. Quelques paroles, tout en lui est paroles, oboles de l'obscurité au lent périple ennuyeux, sa vie, la vie.

Les yeux disent qu'il va parler, non pas de cette parole prostituée, il ne savait pas parler ainsi. Tous les signes de la grande parole, rabatteurs d'extases, la nuque molle, l'œil trouble qui ne pointe qu'un lointain flou, la main suspendue vers la proie invisible, cette aigrette de feu qui brille un instant au-dessus de son crâne lapidaire, une veine qui s'agite, gonfle, soupire, serpent céruléen dans le sable de sa chair. La vie d'un homme hanté de pressentiments, mais exclu de la lumière, sa vie. Sa vie ou la mienne, à mesure que je parle de lui, il faut admettre que je parle de moi, à moins que je ne parle que de cette part de terre engloutie qui nous était, nous est commune. Toujours ce glissement de son âme devinée à la mienne pressentie, jusqu'à admettre qu'il y a pour nous une âme commune qui ne s'avoue que dans la souffrance partagée.

“Le mal, spirituel argument...”

Et les mots abordaient à ses lèvres presque clandestinement, sourire tragique de celui qui sait.

Un sourire ? Cette façon de masquer la force de ses paroles, l'oracle n'est pas volontaire, l'oracle a presque honte de prêter ses lèvres à l'invasion de l'esprit.

“Le mal, spirituel argument.”

Et saurait-on dire une phrase aussi simple sans en sourire ?

L'intelligence ingénue jouant avec un papillon épingle, ce papillon est peut-être une planète, un système solaire, une idée vitale.

Comment comprendre son sourire autrement que du côté de la lumière ? Sourire de conquête et de liberté affirmée sur la mutité de la douleur. Sourire de supériorité fauve, la canine du mal est

luisante d'innocence. Pudeur peut-être, pudeur de l'oracle, sourire, voile du saint des saints vibrant sous le souffle de la Providence. Car c'est la Providence que voulait dire mon maître souriant dans sa force, providence dont il s'improvisait à ma demande un bras puissant. Aucune considération morale ne venait corrompre l'eau pure de ses actes, que savait-il du mal ? Qu'il était un spirituel argument, que savait-il du spirituel, à la porte de toute église, si ce n'est le souffle, la vie même.

Et enfin ce mot... argument.

“Le mal, spirituel... argument.”

Argument ? qui a besoin d'argument ? Qui doit être convaincu ? Qui cherche à me convaincre ? Qui ? Lui ou plus haut ? Quel est ce discours invisible dont les arguments sont l'atrocité du monde. Convaincre ? C'est moi que l'argument du mal achève de convaincre de la splendeur du monde. Moi. Moi, je suis cette destination de l'argument insupportable, moi. Non pas seulement cette part intelligente, ce tonneau de jolies phrases et d'impatiences, mais cette chair crucifiée si haut dans le ciel de ma bêtise, cette chair qui ne sait être convaincue que par les coups. Et lui, la voix de cet argument...

O jeunesse, tout ce qui n'est pas d'un seul cristal te semble impur. Je voulais un monde où l'obscur est séparé de la nuit, où l'inerte et le vivant sont deux. Et pourtant je savais déjà que la matière est un leurre, que tout n'est que mouvement, mais comment me voir moi-même comme un ébat d'atomes, comme un simulacre de densité, comment soutenir l'idée que je ne suis moi-même qu'un tourbillon de volonté négative et positive qui dans son tournoiement, un instant, donne une image de chair.

De même, comment supporter que mon identité ne soit que flux, substances gazeuses, sucres, protéines, paroles et volonté extérieure, cela, si je pouvais l'admettre théoriquement, je ne connaissais pas encore l'embrassement qui me le ferait vivre et qui me permettrait, moi aussi, de sourire d'un sourire de Roi dans la déchirante connaissance. L'unité du mal et du bien, de ma volonté et de la Volonté, de la mort et de la vie, tout était en conflit et ces conflits encombraient ma vacuité d'adolescent vieux avec des paroles démesurées. Pascual seul pouvait me rendre la totalité du monde, me rendre à la totalité du monde.

“Le mal, spirituel argument.  
— Prouve-le !”

Entre ces deux phrases le temps était devenu une lourde substance. Et je n'avais pas dit “prouve-le” pour le mettre à l'épreuve ou pour platement le prendre en flagrant délit d'affirmation facile. Prouve-le voulait dire je suis prêt, cette preuve, je suis prêt à la recevoir.

“Je n'ai pas de plaisir à faire semblant de te faire mal, je n'ai pas de plaisir tant que je te donne assez de douleur pour que tu le supportes. J'aurais du plaisir si je te faisais souffrir plus que tu ne peux le supporter. Dans ta chair sans beauté.”

Lentement, il prend la nappe atrocement laide qui recouvre la table, et la plie.

Il enlève l'abat-jour en peau de la lampe de chevet avec sa main gauche.

De sa main droite protégée de la nappe, il enlève l'ampoule brûlante de la lampe en tenant le pied fait dans un cep de vigne de sa main gauche. La chambre devient bleue, d'un bleu dense liquoreux.



“Ouvre ta chemise.”

Je défais les premiers boutons et fais descendre ma chemise sur les épaules.

Il appuie l’ampoule brûlante sur mon sein gauche. Je crie. Je m’écarte, la douleur trop violente me fait reculer vers l’angle du mur, presque sous le lit, je voudrais gémir joliment mais je grogne.

Il repose l’ampoule sur la lampe, la lumière revient. C’est maintenant la lumière blanche que l’abat-jour ne tamise plus. Il est immobile assis sur le lit, le sang s’est retiré de son visage magnifique. Impassibilité de la jouissance qui vient. Il attend. Je grogne toujours dans mon coin. Pour ne pas faire entendre une plainte aiguë, je transforme mon gémissement en ce grognement encore plus écoeurant.

Au bout de quelques minutes, il sait que l’ampoule est à nouveau brûlante.

Toujours avec la nappe roulée autour de sa main, il enlève l’ampoule de son socle. Ma rétine ne voit plus qu’un cercle de lumière bleue dans l’opacité totale, j’ai sûrement regardé fixement l’ampoule. Je protège mon torse avec mes mains. Il écarte mes mains avec des coups de pied. Et appuie fortement l’ampoule au même endroit. Il étouffe mon cri avec son genou sur ma joue.

“Là, maintenant, je jouis.”

Sa cruauté chante, au-delà.

Je comprends que la formule “le mal, spirituel argument” ne m’était aucunement adressée. Il se parlait à lui-même, j’étais simplement un peu de chair qu’aveuglément il dévorait pour trouver la force de continuer son exil intérieur. Rien ne m’était adressé. Il était absolument indifférent à